

GRAPHIE



MINISTÈRE DE LA CULTURE
ET DE LA COMMUNICATION

Le temps d'un mouvement

Depuis ses origines, la photographie n'a cessé de se battre contre le temps et de se heurter à cet obstacle : les impératifs techniques de la production d'une image par la lumière nécessitent un "certain temps" d'exposition. Pour traiter directement avec la réalité vivante et mobile, la photographie a été contrainte d'entrer dans ce dilemme : ou bien elle privilégie la netteté de l'image, mais alors elle montre un sujet en mouvement comme s'il était, à un instant donné, dans une parfaite immobilité ; ou bien elle accepte le flou, le bougé pour rendre compte de la mobilité mais elle laisse se dissoudre les formes reconnaissables de son sujet. C'est entre ces deux pôles de représentation que la photographie a parfois hésité, au gré des intuitions et des modes. L'enjeu, en tout cas, en est toujours le "rendu" de cette sensation vitale, indice de la réalité de la vie, le mouvement.

C'est le choix personnel du photographe que de déterminer ce temps de pose qui, compte tenu de la vitesse du geste, de la célérité du sujet, définit l'image qui sera obtenue et sa manière de "saisir" le mouvement. Tout se concrétise dans le laps de temps de l'ouverture de l'objectif.

C'est pourquoi cette exposition a pris pour thème précisément le temps d'un mouvement. Dans le cadre du programme de culture et de grande exposition thématique Identités de l'hiver 85-86, elle se propose

.../

d'illustrer la permanence, à travers toute l'histoire de la photographie, d'un attachement à la visualisation de la mobilité et du temps. Son but est de montrer, avec plus de 200 photos du 19^{ème} et 20^{ème} siècle, non pas une exploration exhaustive de toutes ses implications, mais un choix des images les plus significatives de cette approche.

Le temps d'un mouvement rejoint par ailleurs une préoccupation qui s'est fait jour depuis quelques années parmi les jeunes photographes, en faveur du "bougé", et au détriment de l'instantané plus typique des années 30 ou 50.

L'exposition explore successivement diverses facettes de la présence du temps dans la photographie :

- dans les premiers temps, tout mouvement est inaccessible à l'image ; les premiers portraits au daguerréotype ou au calotype doivent être posés plusieurs minutes et même lorsque, très vite, le temps de pose se trouve réduit à une seconde, l'immobilité absolue du sujet est requise. Pendant une bonne partie du 19^{ème} siècle, le flou est donc de règle pour les éléments qui bougent (personnages de la rue, bateau, cheval) mais sans que cela amène un quelconque étonnement, tant le but premier de la photographie est extérieur à cette fidélité. C'est le flou par obligation, impossible à maîtriser.
- la recherche de l'instantané : par volonté d'amenuiser la durée de l'instant photographique, quelques photographes comme Charles Nègre ou Gustave Le Gray se font une gloire de rendre photographiquement l'impression des mouvements : ramoneurs marchant ou vagues du bord de mer. Longtemps restée du domaine de la prouesse, la fixité des sujets n'est possible en fait que sur les petits formats de la vue stéréoscopique, qui acceptent un temps de pose très réduit.

- l'instantanéité absolue : avec le gélatino-bromure d'argent plus sensible, dès 1880 la technique photographique permet d'atteindre des poses aussi courtes que 1/500 de seconde, fournissant alors des images, perçues comme insolites, d'attitudes diverses, de chevaux au galop ou de trains à grande vitesse. C'est aussi l'ère de la photographie d'amateur qui souhaite la netteté de son sujet et opère en une fraction de seconde qui fige tous les protagonistes et toute action dans une immobilité sans devenir : sauts, courses, parties de campagne, scènes du quotidien, accidents. Cette tradition alimente (techniquement) la vogue du reportage ou